

GIP

NOTES
POUR
UNE HISTOIRE
DE GUERRE



GIPI

NOTES POUR UNE HISTOIRE DE GUERRE

PROPOS D'AVANT

Par **GIPI**

En 2004, j'avais un blog. Je pense qu'il est mort maintenant.

Je vérifie : il existe encore, mais il a perdu presque tous les liens vers les images, vu qu'elles étaient sur un serveur que j'ai oublié de payer. Je ne sais même plus quand.

En 2004, j'étais encore presque jeune. Mon père était encore vivant. Tout était différent.

Ma femme vient d'aller lire les *posts* que j'écrivais sur ce blog, à l'époque, en 2004. L'un d'eux annonce :

« *Notes pour une histoire de guerre*, mon nouveau livre, est terminé. D'autres personnes vont désormais travailler à la bichromie, à la mise en pages et enfin à l'impression. Le livre sera présenté sur le stand de Coconino, pendant le Festival Lucca Comics 2004.

Je serai présent toute la durée du festival, pour faire des dédicaces et des dessins. »

Je me rappelle bien le jour où j'ai terminé *Notes*. J'habitais dans une maison très froide et humide que mon père, un an après, allait me laisser en héritage. J'ai achevé la dernière planche.

J'ai tout relu. Je me suis appuyé à un radiateur et je me suis mis presque à pleurer. Le livre n'avait pas de saveur. Il se lisait en quelques minutes. Il n'avait aucune profondeur. Aucun engagement.

J'avais travaillé pendant tous ces mois et, à la fin, il était sorti ce machin terne et inutile.

À l'époque, je n'avais pas encore appris que cette position devant le radiateur, avec la conviction d'avoir fait un travail horrible, allait être la norme, au terme de chaque livre.

Je n'avais pas non plus idée que, d'ici peu, mon père s'en irait au ciel, en me poussant dans la direction opposée, vers la terre. Presque au point que je m'y ramasse tout d'abord avant de me mettre en marche, d'un pas si différent qu'il me fit oublier pour toujours la légèreté des années

où, secrètement, j'étais convaincu que la mort n'était qu'une invention.

Deux ans plus tard, par une très froide soirée de janvier, je somnolais à la cérémonie de remise des prix du Festival d'Angoulême. Je somnolais vraiment, parce que les remises des prix sont toujours chiantes et, si tu ne comprends pas un traître mot de la langue dans laquelle elles se déroulent, elles le sont encore plus.

Notes était arrivé en finale, mais je n'imaginais pas qu'il serait primé.

Et puis quelqu'un a dit mon nom et j'ai été appelé sur scène pour y recevoir le prix Goscinny du meilleur scénario. Ce fut un beau moment, parce qu'il y avait plein de gens et que tous applaudissaient et semblaient sincères. Et puis le prix comprenait aussi un chèque et, à l'époque, je crevais la dalle et cet argent allait résoudre certains des problèmes de ma vie quotidienne.

Sur scène, je n'ai pas réussi à dire un seul mot. Je me souviens que j'ai adressé une stupide pensée vers le ciel, comme font les footballeurs quand ils marquent un but et le dédient à l'un de leurs proches disparu.

J'avais envoyé un « merci » à mon père. Non que j'eusse pensé qu'il se trouvait quelque part au-dessus des nuages, ce fut juste un geste qui me vint je ne sais d'où.

Puis je suis retourné somnoler. Maintenant, ils allaient proclamer le vainqueur du prix du meilleur album et il était clair que j'en étais exclu. Mais j'étais content, j'avais remporté un prix et il y avait même un chèque. Or mon nom revint de nouveau et, cette fois, les applaudissements furent encore plus nourris.

Sur la scène, j'ai rassemblé mon courage, pris ma respiration, et j'ai débité deux phrases en anglais, remerciant les personnes qui me vinrent à l'esprit sur le moment (et en oubliant beaucoup d'autres) et remerciant mon père, qui avait appris l'anglais pendant la guerre, tout seul, imaginant l'arrivée des Américains, et qui avait été fier de son excellent anglais appris en autodidacte.

Le lendemain, je suis tombé malade. Je suis resté dans un appartement d'Angoulême pendant quarante-huit heures et quand j'en suis ressorti, ma vie d'auteur de bande dessinée avait complètement changé.

À l'époque, je vivais dans une maison au milieu des bois, dans la campagne pisane, sans chauffage. Je ne savais rien du monde de la BD ni de l'importance de ce prix.

Mais, malgré cette non-prise de conscience, tout avait vraiment changé.

Des propositions d'adaptation cinématographique de *Notes* arrivèrent. Je me retrouvai à dîner avec Jacques Audiard à l'hôtel Costes, à Paris. Un endroit où, dans ma vie précédente, je n'aurais jamais pu mettre un pied.

Il y avait Jean-Paul Belmondo qui dînait à une table pas loin de la nôtre. Il était très vieux, agrippé à une canne.

Je suis passé pour un con, parce que je ne savais pas encore comment on parle avec les personnes, surtout celles qui sont sophistiquées, et du film nous ne fîmes rien.

À Paris, dans le métro, il y avait des images géantes de *Notes* projetées sur les parois des stations. La nouvelle du prix rebondit jusqu'en Italie et, en moins de deux, beaucoup de ceux qui jusqu'alors avaient méprisé mon travail le réévaluèrent. D'autres, qui ne m'avaient jamais

considéré, s'aperçurent que j'existais. Je commençais à travailler comme illustrateur pour le journal *la Repubblica* et à gagner un peu d'argent digne de ce nom.

Tout avait changé.

C'était en 2006. Il y a onze ans. En relisant les *posts* de cette époque, je m'attendris sur moi-même tant j'étais naïf et fragile.

Aujourd'hui, tout a de nouveau changé.

Les années ont fait leur œuvre, m'endurcissant comme elles le devaient et me libérant de ce terrible désir juvénile d'être aimé de tous.

J'écrivais en employant l'adjectif petit. J'appelais mes livres mes « petits livres » pour me faire apprécier.

Voici le *post* que j'écrivis après la victoire d'Angoulême. Faites comme s'il avait été écrit par un autre.

« ... Alors que je suis alité, dans un petit studio au-dessus de la place principale d'Angoulême, à soigner ma petite fièvre, j'allume la télévision et je me vois tout voûté et mal à l'aise, allant retirer mon prix. Je suis sur toutes les chaînes nationales. Il y a des flashes à la radio. Aujourd'hui, je suis une petite star.

Au téléphone, ma mère me dit qu'ils ont fait un entrefilet dans *la Nazione*. Accolée à la double page qui parle du dernier coup de fatigue de Bobby Solo, il y a une petite colonne qui raconte qu'un Pisan a triomphé à Angoulême.

Je suis content. Je le dis à ma mère tandis qu'elle m'en fait la lecture. »

Voilà. Aujourd'hui, un type pareil, je lui mettrais des baffes. Mais il y a quand même le livre.

Qui est toujours là. J'oublie mon existence.

Christian, le P'tit Killer, Giuliano. Ils sont toujours là, eux, toujours en suspens vers le final.

Ils s'en foutent de moi et de mes changements, de l'adjectif petit, des gens qui retournent leur veste, de mon endurcissement avec l'âge. Ils tentent de fuir une guerre. Ils veulent trouver à manger. Se faire un nom. Trouver une maison. Ils le feront pour toujours.

Ils sont meilleurs que moi.

Gipi, septembre 2017.

LA VILLE FUT FLORISSANTE
PUIS EN RUINE
ET C'ÉTAIT INCROYABLE
ELLE FUT FLORISSANTE DE NOUVEAU

1. DES COLLINES A' LA VILLE



JE LE
CHERCHE
ENCORE.



À CETTE
ÉPOQUE-LÀ, NOUS
PASSIONS TOUT
NOTRE TEMPS SUR
LA COLLINE, PARCE
QUE DESCENDRE
AU VILLAGE ÉTAIT
DEVENU TROP
DANGEREUX...



CHRISTIAN SEMBLAIT
AVOIR GRANDI
D'UN COUP...

ON N'AURAIT
JAMAIS DIT QU'IL
AVAIT ENCORE
(ET SEULEMENT)
DIX-SEPT ANS.



TROUVÉ !



À CETTE
ÉPOQUE-LÀ, NOTRE
VALLÉE SEMBLAIT
DORMIR.

ELLE
SEMBLAIT
DORMIR,
BLESÉE.

COMME APRÈS
UNE CUTE
CARABINÉE.



EN REGARDANT
BIEN ON VOYAIT
LES TROUS DES
BOMBES.

OH LA
VACHE !

ET CE QU'IL
RESTAIT DE
SAN DONATO...

J'AI EU
PEUR DE
L'AVOIR
PERDU.



GIULIANO,
SI TU L'AVAIS
PERDU, JE T'AURAIS
FAIT SAUTER TES
SALES DENTS
DE RAT.



OH !

TU TE
CALMES.

PITIT KILLER
ÉTAIT AINSI FAIT :
IL AVAIT DEUX COU-
TEAUX, ET IL EN
TENAIT TOUJOURS
UN ENTRE LES
DENTS.



ET PUIS, À CETTE
ÉPOQUE-LÀ, IL ÉTAIT
PLUS MÉCHANT QUE
D'HABITUDE.

JE DIS
ET JE FAIS
CE QUE JE
VEUX.

ALLEZ,
VIENS
VOIR ÇA.

Y A TOUT
UN TAS DE
TRUCS !



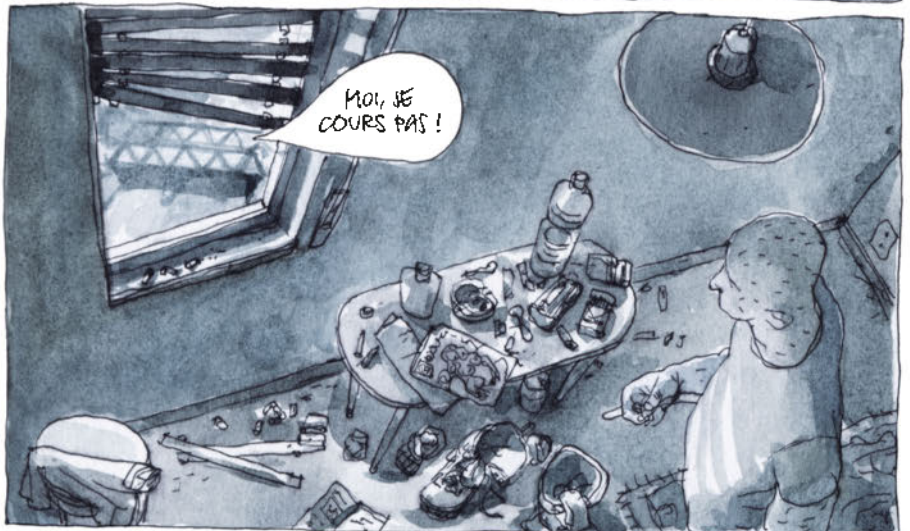
JE SAIS
BIEN.

C'EST
MOI QUI LES
AI VOLÉS.

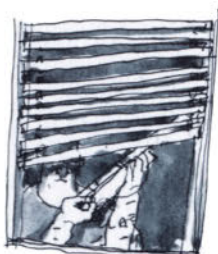
DE
L'HUILE DE
MOTEUR !

COMME TOUT
LE MONDE,
D'AILLEURS. NOUS
ÉTIIONS TOUTS
MÉCHANTS.





JE NE SAIS PAS SI C'ÉTAIT VRAI. MAIS ÇA EN AVAIT VRAIMENT L'AIR : P'TIT KILLER SEMBLAIT N'AVOIR JAMAIS PEUR DE RIEN.



ET, PARFOIS, ÇA LUI PORTAIT CHANCE.



QUOIQU', À DIRE
VRAI, DE LA CHANCE,
P'TIT KILLER N'EN AVAIT
PAS EU BEAUCOUP.

C'EST TOI
L'ABRUTI.

DANS
CETTE ZONE,
IL Y A PAS DE
SNIPERS.

HO, LES
CONNARDS !

VOUS Y
ALLEZ, AU
STADE ?

IL AVAIT GRANDI
DANS LA ZUS.

C'EST TOI
LE CON-
NARD.

JE NE SAIS PAS CE QUE ÇA
VOULAIT DIRE AU JUSTE...

MAIS LES
HABITANTS L'AVAIENT
REBAPTISÉE "ZONE
D'ULTRAS SAUVAGES".

TOUS SES AMIS ÉTAIENT
DES ADOULEGANS.

TURBU
TURBUMB

ET LUI, UN JOUR, IL
A EU SON BAPTÊME.

J'AI DU SANG
SUR MA LAME.

J'AI DU
SANG
SUR MA
LAME.

C'ÉTAIENT SOUVENT LES SERVICES
SOCIAUX QUI LE RAHÉNAIENT CHEZ LUI.

DLIN
DLON
DLIN
DLON

JE SUIS MORT.
VOUS ALLEZ
OUVRIE ?

VOUS POUVEZ
GAGNER DEUX
CENTS MILLIONS
D'EUROS !

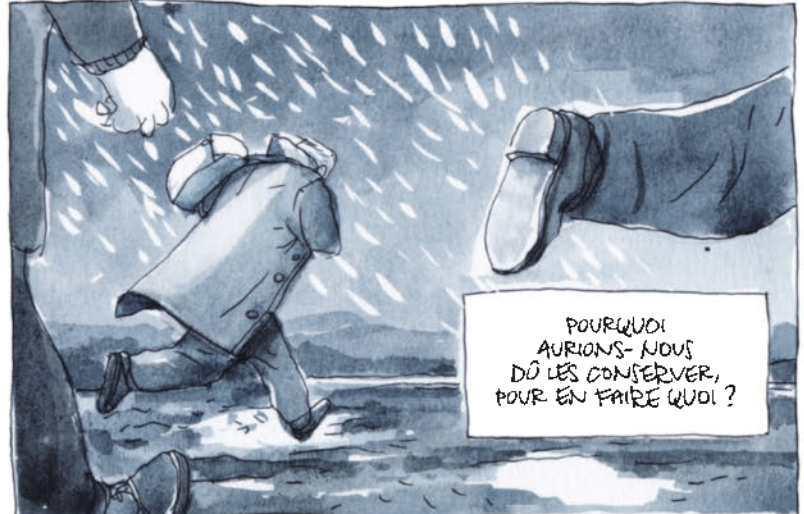
LE VOILÀ DE
RETOUR, CHEZ
LUI, CE PETIT
POUSSON.

IL M'A RACONTÉ
QU'UN JOUR IL
AVAIT VU UN HOM-
ME SE JETER PAR
LA FENÊTRE.

BLA BLA
BLA BLA
BLA BLA
BLA

ET QUE
ÇA NE
LUI AVAIT
RIEN FAIT.









GIULIANO
CON LA
SECONDA
GRACIA
A VENCO



